Document generated on 04/19/2024 11:21 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'enfance sacrifiée

Le Coeur sur les lèvres d'Aline Beaudin-Beaupré, Montréal, Quinze, 1988, 152 p., 15,95$.

Daphni Baudouin

Number 53, Spring 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38987ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Baudouin, D. (1989). Review of [L'enfance sacrifiée / *Le Coeur sur les lèvres* d'Aline Beaudin-Beaupré, Montréal, Quinze, 1988, 152 p., 15,95$.] *Lettres québécoises*, (53), 63–63.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ENFANCE SACRIFIÉE

Le Cœur sur les lèvres d'Aline Beaudin-Beaupré, Montréal, Quinze, 1988, 152 p., 15,95$.

Dès la première ligne, *Le Cœur sur les lèvres* entraîne le lecteur dans l'univers intérieur du narrateur, le jeune Alexandre. Celui-ci relate, à travers une vision sans cesse déformée par son hypersensibilité, une tranche marquante de sa vie : l'adolescence.

Comment définir cet ouvrage? S'agit-il d'une histoire d'amour, d'une intrigue policière ou d'un roman d'initiation? En fait, ce troisième roman d'Aline Beaudin-Beaupré répond à toutes ces catégories : elles sont habilement imbriquées. Grâce à cet étrange amalgame, l'œuvre échappe à une délimitation rigide et s'ouvre à de multiples lectures.

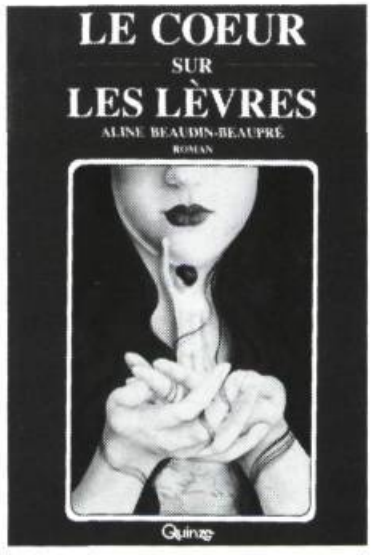
Les quatre premières pages du livre constituent un préambule dans lequel le narrateur décrit, de manière poignante, deux événements marquants survenus dans son enfance : l'extermination de chatons et l'exécution de son vieux chien. Par sa participation active puis passive à la mise à mort de ces êtres sans défense, le jeune garçon perd son enfance.

> *J'avais un cœur beau et lisse. Il est devenu griffé, et le sang a coulé dessus comme un miaulement* (p. 9).

Les deux scènes de cruauté, comparables à des rites sacrificiels, ressurgissent périodiquement tout au long du roman, telles des incantations.

Le jeune narrateur relate dans le deuxième chapitre, qui couvre les trois quart du roman, l'étape finale de la difficile métamorphose amorcée lors des premières pages : le passage de l'adolescence à l'état d'homme adulte. Cette transition s'effectue à travers la passion, la haine et la folie.

L'épreuve la plus violente est la passion qu'Alexandre éprouve envers sa tante Jeanne. Il est possédé par cette femme dont le pouvoir maléfique le «ravit». Le jeune homme découvre les tourments du désir physique et sa volonté, sa personnalité en sont anéanties. Il est emporté par ses sens, son instinct le réduit à l'acte de servitude le plus extrême : tuer pour séduire celle qui le hante.



Parallèlement à cette découverte de l'emprise de la passion, Alexandre s'initie, non sans déchirements, à l'art de la duplicité. Sa spontanéité, dernier reste de l'enfance, s'effrite : la mue est complète, l'innocence est doublement ravagée. Si Jeanne représentait la prêtresse de la première épreuve, c'est au personnage Bouchard que revient cette fois le rôle d'initiateur. Il est chargé d'enquêter au sujet de la mort du bébé de Jeanne; Alexandre sent que ce représentant de la loi devine toute la vérité. En s'usant à tenter de déjouer les ruses de l'inspecteur, l'adolescent fuit sa propre conscience, comme une bête traquée. Aussi apprend-il à vivre dans la tromperie.

Le dernier volet du roman s'intitule «Une nuit je vis le jour» et décrit l'apaisement graduel qui suit le tumulte : le narrateur entre, consentant, dans sa destinée d'homme adulte.

L'univers d'Alexandre est hanté par deux figures : Jeanne, sa tante, et Bouchard. Le personnage féminin dominant, Jeanne, se définit à travers le regard du narrateur par tous les attributs conventionnels réservés à la femme fatale diabolique : la longue chevelure noire envoûtante, les yeux ténébreux de chatte démoniaque, le corps provocant. En revanche, Bouchard, l'inspecteur énigmatique, constitue un personnage sortant de l'ordinaire. Il déborde du second plan par son caractère symbolique. Il est enveloppé d'une aura où la vie et l'imaginaire se mêlent subtilement. Ses discours représentent peut-être les meilleurs moments du texte :

> *J'ai travaillé longtemps sur les routes. C'est étonnant comme on y fait des gestes qui se perdent dans les yeux de ceux qui passent* (p. 143-144).

Nous nous devons, avant de terminer cette brève analyse, de louer la qualité du style de l'auteure. L'écriture claire, simple, poétique reflète très bien la jeunesse du narrateur. Les mots de Beaudin-Beaupré palpitent, jouent entre eux et créent de fort belles images

> *Au fond de mon enfance, j'ai trouvé une fenêtre; elle gisait là, n'appartenant à aucun regard. Je l'ai mise devant moi et j'ai sauté au travers dans un long jet de lumière* (p. 56).

Ce beau roman, par sa description cruelle du passage à la vie adulte, constitue un véritable hymne à l'enfance. □

Daphni Baudouin